



Qu'est-ce qui donne la force de vivre lorsqu'on est dans la rue ?

(Témoignage)

Je crois qu'il faut être très prudent lorsque l'on répond à cette question. Nous ne pouvons pas parler à la place de toutes les personnes qui vivent aujourd'hui dans la rue. Chacune porte une histoire singulière, souvent marquée par des blessures profondes, des ruptures familiales, des addictions, des maladies, des échecs ou des deuils. Il n'existe pas une réponse unique.

Si je peux me permettre un témoignage personnel, j'ai moi-même connu un temps la rue, jusqu'à devenir compagnon d'Emmaüs. Ce qui m'a permis de tenir, c'était d'abord la volonté de m'en sortir. Je voulais retrouver une place dans la société, travailler, redevenir un homme parmi les hommes. Mais il y avait aussi quelque chose de plus profond : ma foi en Dieu. Elle était chevillée à mon cœur. Je savais que je pouvais compter sur la grâce de Dieu et sur sa Providence. Même lorsque je ne voyais pas d'issue, je demeurais convaincu qu'il me conduirait vers un avenir meilleur. C'est cette espérance qui m'a empêché de sombrer.

Bien entendu, ce n'est que mon expérience.

À Emmaüs, j'ai partagé la vie de nombreux compagnons dont les histoires étaient très différentes de la mienne. Elles m'ont appris qu'il existe autant de manières de résister qu'il existe de personnes.

Je partageais ma chambre avec deux compagnons. Parmi eux se trouvait Jules.

Jules était ce que l'on appelait autrefois un pupille de la Nation. Abandonné à la naissance, il avait grandi de foyer en foyer sans jamais connaître la stabilité d'une famille. Devenu adulte, il avait appris le métier de cordonnier, un métier qu'il exerçait avec compétence. Mais peu à peu, l'alcool avait envahi sa vie.

Avec son humour habituel, il me disait souvent :

« Moi, je fête la Saint-Crépin tous les jours ! »

Il riait en disant cela. Derrière cette plaisanterie, je percevais pourtant une immense solitude. Je me suis souvent demandé si l'alcool n'était pas, pour lui, une manière d'oublier qu'il n'avait jamais connu l'amour d'une mère ni la chaleur d'un foyer.

Un jour, il m'a confié avec une étonnante sérénité :

« Je sais que le vin me tuera un jour. Cela n'a pas d'importance. Quand je bois, je suis heureux. »

Ces paroles m'ont profondément marqué.

Aujourd'hui encore, je ne crois pas que l'alcool rendait Jules heureux. Je pense plutôt qu'il lui permettait, pendant quelques instants, de faire taire une souffrance devenue trop lourde à porter.

L'alcool n'était pas sa joie ; il était son refuge. Ce qui le faisait tenir n'était pas tant le vin que le besoin d'apaiser, fût-ce provisoirement, une blessure intérieure qui ne s'était jamais refermée.

Maurice, lui, avait une histoire tout à fait différente.

Il avait été chef d'entreprise. Son entreprise de transport prospérait et il semblait avoir réussi sa vie. Puis il rencontra une femme dont il tomba profondément amoureux. Ils se marièrent rapidement.

À cause de son travail, Maurice s'absentait souvent plusieurs jours. Un jour, son banquier l'avertit que des sommes importantes disparaissaient régulièrement du compte commun. Maurice ne dit rien. Quelques jours plus tard, il rentra chez lui à l'improviste et découvrit son épouse avec un autre homme.

Il ne cria pas. Il ne se vengea pas. Il repartit dans le silence.

Le jour même, il vendit tous ses camions à bas prix, régla ses dettes, ferma son entreprise et demanda son admission à Emmaüs.

Il y demeura jusqu'à la fin de sa vie.

Ce qui lui permit de tenir n'était ni l'argent, ni la réussite professionnelle, ni même la perspective de reconstruire sa vie. C'était la fraternité. À Emmaüs, il avait retrouvé une famille. Le travail partagé, les repas en commun, les responsabilités confiées à chacun redonnèrent un sens à son existence.

Maurice disait ne pas croire en Dieu. Pourtant, son silence lorsque l'on abordait cette question me laissait penser qu'il gardait au fond de lui une espérance qu'il n'arrivait peut-être pas à exprimer avec des mots.

Ces deux histoires m'ont appris qu'il n'existe pas une seule manière de tenir lorsque l'on vit dans la rue.

Pour certains, c'est le souvenir d'un être aimé.

Pour d'autres, une foi profonde.

Pour d'autres encore, une amitié, un travail, un regard bienveillant ou simplement la certitude que quelqu'un les considère encore comme une personne.

Il arrive aussi que certains s'accrochent à une addiction, non parce qu'elle leur donne la vie, mais parce qu'ils pensent qu'elle les protège d'une souffrance devenue insupportable. L'addiction n'est jamais une véritable espérance ; elle est souvent le signe d'une espérance blessée qui cherche maladroitement à survivre.

Quant à la présence de Dieu dans chaque être humain, je crois profondément qu'elle ne disparaît jamais. Dieu continue d'aimer chacun, même celui qui ne croit plus en lui, même celui qui pense être abandonné de tous.

Jules et Maurice ne sont plus de ce monde depuis quelques années mais j'aime penser que Dieu demeurait déjà dans le cœur de Jules comme dans celui de Maurice. Ils n'en avaient peut-être pas la conscience, mais Dieu, lui, ne les avait jamais quittés.

Le drame de la souffrance n'est pas que Dieu s'éloigne de l'homme ; c'est que la souffrance peut devenir si envahissante qu'elle voile sa présence. Comme un ciel couvert de nuages ne fait pas disparaître le soleil, la douleur peut cacher Dieu sans jamais l'effacer.

C'est pourquoi un simple geste d'amitié, une parole d'encouragement, une main tendue ou un regard qui ne juge pas deviennent parfois le visage visible de la tendresse de Dieu. Bien souvent, Dieu rejoint l'homme à travers un autre homme. (Ce fut mon cas : la main tendue du Révérend père Henry Delpierre OSB qui fut l'homme providentiel que la providence de Dieu avait préparé pour moi.)

Ce n'est donc pas Dieu qui s'éteint ; c'est notre capacité à reconnaître son amour qui peut être obscurcie par les ténèbres de l'épreuve.

La comparaison avec la prison ou le goulag demande également beaucoup de nuances.

Le prisonnier est privé de sa liberté par décision de la société, généralement à la suite d'une faute ou d'un crime. Ce qui lui permet de tenir est souvent l'espérance de retrouver un jour la liberté, le soutien de sa famille, le pardon, la foi ou encore le désir de reconstruire sa vie après sa peine.

Le détenu d'un goulag, en revanche, est enfermé non pour ce qu'il a fait, mais bien souvent pour ce qu'il pense, pour ce qu'il représente ou pour ce qu'il refuse de renier. Le régime totalitaire cherche alors non seulement à enfermer son corps, mais aussi à briser son âme et son identité.

Alexandre Soljenitsyne en est un exemple remarquable. Ce qui lui permit de tenir fut la conviction profonde que la vérité devait survivre à ses bourreaux. Son espérance était de témoigner un jour de ce qu'il avait vu afin que le monde connaisse l'horreur du système concentrationnaire soviétique. L'écriture devint pour lui une mission, presque une vocation. Tant qu'il gardait vivante cette mission intérieure, ses geôliers pouvaient emprisonner son corps, mais ils ne pouvaient pas vaincre son esprit.

Finalement, qu'il s'agisse de la rue, de la prison ou du goulag, une même vérité semble apparaître : un être humain ne vit pas seulement de pain, de sécurité ou de confort. Il vit parce qu'il espère. Tant qu'il demeure une raison d'aimer, de croire, de servir, de témoigner ou d'attendre quelqu'un, l'homme trouve souvent une force insoupçonnée pour continuer sa route.

Benoît-Joseph Labre, quant à lui, ne vivait pas dans la rue parce qu'il avait été rejeté de la société. Il vivait pauvre parce qu'il l'avait librement choisi. Il ne se considérait jamais comme un mendiant. Il disait simplement qu'il était « un pèlerin qui fait la volonté de Dieu ».

Cette nuance est capitale.

Sa pauvreté n'était pas une déchéance ; elle était une offrande. Il avait renoncé volontairement à toute sécurité humaine afin de dépendre entièrement de la Providence. Cette liberté intérieure explique pourquoi il pouvait répondre à ceux qui le prenaient en pitié :

« Vous m'appellez malheureux ? Sachez que je suis très heureux sous le soleil de Dieu. Il n'y a de malheureux que ceux qui sont sans espérance et qui ne verront point la face du Seigneur. »

Cette réponse résume toute sa spiritualité.

Le mot « *malheureux* » était le seul qu'il refusait d'entendre, parce qu'il savait que Dieu remplissait son âme d'une joie que personne ne pouvait lui enlever.

Benoît-Joseph n'était pas un homme qui survivait. Il vivait pleinement. Il vivait pauvre, mais il vivait de Dieu.

C'est là, me semble-t-il, la différence entre « *survivre* » et « *vivre* ».

Survivre, c'est lutter pour ne pas mourir.

Vivre, c'est avoir une raison de se lever chaque matin.

Pour Benoît-Joseph, cette raison avait un nom : Jésus-Christ.

Benoît-Joseph Labre n'était pas un homme "condamné à la rue" comme on l'entend aujourd'hui. Il n'était ni un sans-abri au sens moderne, ni un marginal rejeté par la société. Il avait choisi librement une vie de pèlerinage, dans un renoncement radical à toute possession, parce qu'il croyait que telle était la volonté de Dieu. Sa pauvreté était une vocation, non une fatalité. Il vivait la condition des gens de la rue pour vivre de l'amour de Dieu. C'est cette distinction qui est essentielle afin de rester fidèle à la vérité historique.

Frère Alexis, fl

23 juillet 2026